

chez sa pauvre mère, veuve alors, qu'il alla faire sa convalescence.

Dès qu'elle vit ses forces rétablies, loin de le détourner des œuvres qui avaient failli lui coûter la vie, elle lui dit simplement : " J'irai demeurer avec toi et les enfants seront les miens."

La mère et le fils se mirent en route à pied pour Turin.

Aux portes de la ville, ils rencontrèrent un ami, un auxiliaire de Dom Bosco, l'abbé Vola. A la vue de Dom Bosco, le bâton à la main, portant pour tout bagage son bréviaire sous le bras, et qui paraissait bien fatigué, il lui demanda où il allait ainsi ?

— Nous allons, ma mère et moi, soigner les pauvres enfants abandonnés.

— Mais vous n'avez pas de ressources, comment ferez-vous pour vivre ?

— Je n'en sais rien, la Providence y pourvoira.

Alors le bon abbé lui donna sa montre comme première mise de fonds.

Dom Bosco prit la montre aussi cordialement qu'elle était offerte, et la vendit le lendemain pour acheter les choses indispensables à l'installation de sa mère. Cette sainte femme se fit la servante des enfants qu'il rassemblait. Elle voulut nourrir et habiller les plus pauvres d'entre eux, et, gagnées par son exemple, la vénérable mère de l'archevêque de Turin, Mme Franzoni, et bien d'autres femmes chrétiennes des plus distinguées de la ville, se mirent à travailler de leurs mains pour vêtir cette foule d'enfants déguenillés.

La bonne mère de Dom Bosco vendit sa vigne et sacrifia tout, jusqu'à ses présents de noces, soigneusement gardés jusqu'à-là, pour subvenir aux dépenses de l'œuvre de son fils.

La foi ardente du jeune prêtre se préoccupait si peu des obstacles, qu'un jour on le crut fou. Deux ecclésiastiques vinrent le prendre en voiture pour le conduire à un asile. Il insista pour les faire monter avant lui, puis fermant la portière :

— Allez où vous savez ! dit-il.

Le cocher fila et les deux prêtres eurent beaucoup de peine à ne pas être gardés de force comme aliénés.

Les persécutions ne devaient pas lui manquer.

Plus tard, ce sont des attaques à coups de pierres ; un coup de pistolet lui est tiré un jour et il n'a d'émotion que pour sa pauvre sœur, sa seule ressource.

En 1848, un homme armé d'un couteau lui avoue avoir reçu 80 francs pour le tuer.

Son chien Origio le sauva plus d'une fois de la mort.

Un jour il reconnaît en un de ses agresseurs un enfant qu'il a élevé.

— Comment, c'est toi, mon pauvre enfant ! lui dit-il simplement.

Et il le confesse au bord de la route le jeune dénoyé, l'embrasant et lui donnant quelque argent.